

LA LANGUE ARABE ET SON INFLUENCE SUR LA LANGUE ANGLO - AMERICAINE

PAR : LE PROFESSEUR ABDELAZIZ BENABDALLAH
TRADUIT DE L'ARABE PAR : MOHAMMED BENZIANE

Les rapports des Arabes en général et des Maghrébins en particulier, avec le continent américain, n'ont pas résulté de la découverte, vers la fin du XV^e siècle de l'ère chrétienne, de cette partie du globe appelée depuis lors « Nouveau Monde », mais leur origine, bien plus ancienne dans l'histoire, remonte à une époque antérieure à la naissance de Jésus-Christ (J.C.).

En effet, les Phéniciens, Arabes d'origine chananéenne installés en Afrique du Nord, se transportèrent, après la destruction de Carthage par Scipion l'Africain en l'an 146

avant J.C., vers des régions en bordure de l'Océan Atlantique d'où, trois ans plus tard, après avoir accompli un certain nombre de périple, ils finirent par atteindre l'Amérique du Sud où ils fondèrent des comptoirs. Ces derniers furent créés peu après la date ci dessus mentionnée comme le prouvent des objets déterrés, notamment le marbre découvert par un docteur brésilien (1) et sur lequel avait été gravée la date 125 avant J.C., c'est-à-dire après l'occupation de Carthage par les Romains, occupation qui eut lieu

1) Il en est question dans son livre intitulé « Anthropologie » (tome 1). Voir aussi la revue « Taqwime al Mansour » (numéro paru en 1343 de l'hégire) dans laquelle le Professeur Tawfiq Al Madani a publié, avec une héliogravure du marbre en question, une intéressante étude sur la découverte du Brésil par les Phéniciens. Voir encore l'ouvrage en espagnol sur le thème « Arrivée des Phéniciens en Colombie » par Ibrahim Hajar paru en Argentine à Buenos Aires (d'après la revue « Al Maârif », n° 10, publiée à Damas).

Autres références :

- a) - American B.C. by Prof. Barry Tell (1977)
- b) - The came Before Colombus : Africans in the New World by Prof. Ivan Van Sertima (1977). Rutgers University Prof. Tell - Harvard University
- c) - Africa and the Discovery of America (3 volumes) by Prof. Lee Viner (?) or Weiner (1923)
- d) - Cauvet, les Berbères en Amérique, Alger 1930

environ vingt ans après le départ des Phéniciens. Les inscriptions gravées sur le marbre avaient été rédigées en langue punique dans laquelle on trouve des dizaines de vocables et expressions dont l'aspect dénote une origine arabe qui, malgré la déformation des mots, n'échappe même pas aux profanes ignorant la linguistique et les règles de la dérivation.

C'est un fait notoire que la langue punique s'est imposée par suite de l'extension de la civilisation phénicienne à partir de la ville de Carthage, le long du littoral nord africain en Méditerranée occidentale. Elle devint ensuite progressivement distincte de la langue phénicienne chananéenne sous l'influence des dialectes locaux, c'est-à-dire berbères, qui avaient eux-mêmes été influencés (2) par l'immigration des Yéménites venus de Himiar (Royaume Himiarite) et dont les tribus des Masmouda, Sanhaja et Kétama s'étaient installées successivement et respectivement dans le Grand Atlas, le Moyen Atlas et sur les plaines (3).

Cette même langue se mit à pénétrer profondément au Maroc vers l'an 480 av. J.C.

alors que certains de ses éléments y avaient déjà pénétré depuis 1101 av. J.C., date de la fondation de la ville phénicienne de Lixus (4).

Selon les assertions de l'évêque Saint-Augustin, la pénétration du punique dans la campagne marocaine se poursuivit jusqu'à la conquête musulmane, alors que la langue romaine perdit toute trace avec la disparition de la civilisation latine qui avait évolué (au Maroc) dans un cadre restreint comprenant, d'une part, l'espace triangulaire compris entre Tanger, Volubilis et Chellah, d'autre part, la série des cités romaines construites sur le littoral de l'Océan Atlantique (5).

A propos de l'Amérique, Averroès, médecin philosophe mort en 1198 (595 de l'hégire), fut le premier à parler dans la cour des Almohades, à Marrakech, du nouveau continent, et son entretien fut à l'origine de l'idée de l'existence d'une terre située au-delà de l'Atlantique. Christophe Colomb, lui-même (6), reconnut qu'il ne s'était rendu compte de cette existence qu'après avoir lu le manuscrit de la traduction latine de l'ouvrage intitulé « Al Kouilyât », traité de médecine d'Averroès (traduit autrefois en latin sous le titre de « Colliget »).

2) Notre regretté ami, le grand érudit Mohammed Mokhtar Soussi, auteur d'une étude comparée inédite réalisa un travail d'après lequel le nombre de vocables berbères étymologiquement arabes dépasse 5000, dont la plupart existent depuis l'époque antéislamique... (voir notre ouvrage écrit en arabe « Evolution de la pensée et de la langue dans le Maroc moderne, Edition du Caire 1969 p. 26).

3) Ibn Khaldoun, d'après Ibn Hazm, n'était pas d'accord sur l'origine arabe de ces tribus en dépit de l'unanimité des généalogistes arabes à ce sujet. Cette dénégation était basée sur le fait que les historiens d'Egypte n'auraient pas mentionné le passage des Himiarites par le Delta du Nil. Ce point de vue est faible parce que le passage le plus court pour aller au Maghreb était (pour les Himiarites) celui pratiqué par la Mer Rouge vers le Sahara méridional. Il fut fréquemment utilisé jusqu'au III^e siècle de l'hégire, d'après Ibn Khardadabah, et jusqu'au X^e siècle, d'après Hassan Ben Mohammed Al-Ouezzan, connu sous le nom de Léon l'Africain qui accompagna une caravane sur ce même chemin.

D'ailleurs, il existe entre le Yémen et le Maroc des ressemblances frappantes, notamment dans les domaines de la musique, la danse, l'architecture, et au point de vue de l'accent. Des preuves en ont été fournies par un groupe folklorique venu d'Oman au Maroc ; et la similitude entre les deux pays a été mise en relief par l'historien allemand Helfritz dans son ouvrage « Le pays sans ombre ».

4) Située près de Larache, ce fut sur ses ruines qu'on construisit une ville musulmane du nom de « Tichmès » (voir notre livre « L'Art Marocain » écrit en arabe et en français).

5) La colonie romaine vivait dans ces cités sans contact avec la société « berbéro-phénicienne » dans laquelle ces deux éléments s'entendaient parfaitement, ce qui facilita, après la conquête musulmane, l'expansion de la langue du Coran, grâce à leur parler voisin d'elle et qui s'était répandu dans le pays plusieurs siècles avant J.C. (cf. « Les siècles obscurs du Maghreb » par Gautier et « Mœurs et Coutumes des Musulmans » par Surdon)...

6) Ernest Renan a confirmé ce fait dans son ouvrage « Averroès et l'averroïsme » (Paris 1923). Ibn Al-Wardi mentionna dans son livre de géographie l'existence, bien au-delà des Canaries, d'autres îles immenses, faisant ainsi allusion au « Nouveau Monde » comme l'atteste sa description. Cet auteur qui vécut au XIV^e siècle, c'est-à-dire plus de 100 ans avant Christophe Colomb, attira l'attention sur le fait qu'Ibn Arabi avait souligné l'existence, à l'ouest de l'Océan Atlantique, de nations peuplées d'êtres humains avec une civilisation propre. Ce dernier avait vécu trois siècles avant Christophe Colomb. Pour ce qui est d'Al Ispahani, auteur de « Masalik al Absar », l'un de ses disciples fit mention d'une terre, 150 ans avant Christophe Colomb, de l'existence probable d'une terre au-delà de l'Atlantique. Al Ispahani mourut en 1348 (740 de l'hégire).

Il faut noter aussi que la revue américaine « News Week » (7) a affirmé que les Arabes étaient partis d'Anfa (l'actuelle ville de Casablanca) avant l'an 1100 de l'ère chrétienne (494 de l'hégire) - c'est-à-dire presque quatre siècles avant Christophe Colomb - et qu'ils avaient mouillé en plusieurs endroits devant la côte américaine.

Quant au Chérif Al Idrissi, il nous parle dans sa « Nouzha » au sujet des « Jeunes Téméraires » (Alfitiat almogharrine) qui, partis du port de Safi se sont aventurés au large de l'Océan Atlantique, pour aboutir à des îles lointaines. Ils s'étaient déterminés à agir de la sorte après avoir eu vent des nouvelles répandues alors, surtout en Andalousie, à propos de l'existence, à l'ouest de l'Atlantique, d'un archipel aux îles serrées et au-delà duquel se trouve une vaste étendue de terre.

La découverte du Nouveau Monde vers la fin du XV^e siècle de l'ère chrétienne coïncida avec la fin de l'existence arabe en Andalousie et l'aspiration des Espagnols à une double expansion en Amérique et sur les côtes marocaines pour y poursuivre leur campagne connue sous le nom de reconquête (reconquista).

Il ressort des textes historiques que les Andalous chassés de la Péninsule Ibérique, musulmans et juifs, n'allèrent s'établir que dans les pays arabes qui s'étendent sur le littoral méditerranéen, de sorte qu'il est difficile de leur trouver sur le continent américain la moindre trace remontant à cette période (de la reconquête) pendant laquelle les Espagnols les traquaient pour les massacrer et les chasser. Ils ne pouvaient donc faire autrement que d'aller se répandre au Maroc et dans les pays musulmans faisant alors partie de l'empire ottoman, surtout après l'entrée de Soliman II le Magnifique au Golfe Arabe en 1540 (947 de l'hégire) et après l'atta-

que déclenchée par les Portugais qui furent mis en déroute par le Maroc en 1578 (986 de l'hégire) à Oued El Makhazine, événement connu sous le nom de « Bataille des Trois Rois ».

Les Espagnols furent donc seuls à émigrer en Amérique du Sud au moment où Français et Anglais se joignirent sur la partie septentrionale du continent. Les premiers transférèrent vers le Nouveau Monde la civilisation andalouse avec ses empreintes relatives aux traditions arabes, et plus particulièrement à la terminologie à laquelle elle devait sa cristallisation. La langue arabe a tellement marqué l'aspect particulier de cette civilisation, avant et après sa nouvelle adaptation, que ses empreintes ont persisté jusque vers la fin du siècle dernier.

D'après les estimations de certains chercheurs, les mots arabes empruntés par la langue espagnole ont atteint le quart du contenu du dictionnaire espagnol, alors que ceux empruntés par le portugais sont au nombre de 3000.

Le Père Batista, né à Damas de parents arabes, composa en 1789 un lexique de 160 pages dans lequel il recueillit les mots empruntés à l'arabe par le portugais, tandis que Dozy et Engleman furent les auteurs d'un dictionnaire des mots espagnols et portugais d'origine arabe. Il existe en outre, dans la bibliothèque de l'Escorial des lexiques arabe-grec, arabe-latin, arabe-espagnol composés par des auteurs musulmans. Le Maroc avait, lui aussi, exercé dans une certaine mesure, et dans ce même domaine de la lexicographie, une influence sur l'Andalousie durant trois siècles environ.

Quant aux Portugais qui vécurent au Maroc, Chavrebière mentionna dans son ouvrage sur l'histoire du Maroc (p. 273) que leur co-

7) Numéro d'Avril 1960.

lonie installée dans ce pays pendant le XVI^e siècle, correspondait en un arabe plein d'expressions marocaines et écrit en caractères arabes. Dozy a rapporté, d'après un autre auteur, que l'arabe demeura comme langue véhiculaire de la culture et de la pensée en Espagne jusqu'en 1570. Dans la province de Valence, certains villages espagnols ont fait de l'arabe leur propre langue jusqu'au début du XIX^e siècle. Un professeur de l'Université de Madrid collectionna 1151 contrats de vente rédigés en arabe en les considérant comme modèles des contrats que les Espagnols utilisaient en Andalousie (8).

Les Portugais qui vivaient au Maroc pendant le XVII^e siècle et dont certains accrurent l'émigration portugaise vers l'Amérique en y participant, étaient tellement influencés par la langue arabe que leurs correspondances et leurs dialogues étaient exprimés en un idoine dans lequel abondaient les marocanismes, et que leur écriture était faite en caractères arabes.

Par ailleurs, le Maroc acquit depuis la fin du XVI^e siècle (X^e de l'hégire) une renommée qui prit de l'ampleur en Europe, et particulièrement en Angleterre, après sa victoire dans la bataille de Oued El Makhazine, ce qui poussa la Grande-Bretagne à rechercher l'amitié du Sultan Ahmed El Mansour As-Saâdi et à lui proposer une occupation commune du dominion de l'Inde ainsi que sa participation dans la fameuse aventure du « Prince Antonio ».

Cette renommée fut telle que l'on se représentait avec émerveillement les Africains vivant au Maroc et dans son Sahara. Il en ré-

sulta que certains grands penseurs furent amenés à en faire l'apologie comme Shakespeare, par exemple dans « Othello » (nom d'un héros marocain) qui fut une de ses dernières pièces théâtrales, composée en 1604.

Des faits inquiétants sur le plan patriotique avaient alors profondément troublé les Anglais dans leurs âmes, de même que les fautes politiques commises par les dirigeants de leur pays s'étaient aggravées, notamment à la fin du règne d'Elisabeth, morte en 1603 après avoir encouragé l'occupation de la Virginie, l'un des Etats-Unis d'Amérique.

Pendant la période d'occupation de Tanger par l'Angleterre, les rapports de celle-ci avec le Maroc finirent par devenir très importants, mais elle fut contrainte, sous les pressions de Moulay Ismaïl, à évacuer cette zone pour aller occuper Gibraltar en 1705 (1117 de l'hégire), bien qu'elle ait été, durant une quarantaine d'années, à la tête des pays qui avaient des échanges économiques avec le Maroc, depuis la rupture des relations franco-marocaines.

Plus tard, le Sultan Sidi Mohammed Ben Abdallah, petit-fils de Moulay Ismaïl, poursuivit la politique extérieure du Maroc en lui donnant un caractère international nouveau qui fut considéré comme une initiative appréciable dans le droit contemporain (9). Ses rapports avec l'étranger dépassèrent les relations traditionnelles en s'étendant vers les états scandinaves, l'Angleterre et les Etats-Unis (devenus, depuis peu, indépendants). Ce Sultan du Maroc, Moulay Mohammed Ben Abdallah, avait été le premier à encourager le mouvement de la libération américaine en reconnaissant avant

8) Voir notre ouvrage « Evolution de la pensée et de la langue dans le Maroc moderne » (pp. 174-179). Les Portugais, dit-on, qui ont quitté « Al Brija », c'est-à-dire la ville d'Al-Jadida, allèrent au Brésil où ils fondèrent une ville qu'ils appelèrent « La nouvelle Mazagan » de l'ancien nom « Manzaghan » d'Al-Jadida.

Le nom du « Brésil » aurait probablement pour origine celui de la tribu berbere « Bani Borzoul » dont les membres s'appelaient « Barazila » (pluriel), ces derniers ayant émigré au X^e siècle après J.C. en Andalousie, puis en Amérique du Sud, à l'époque des Roitelets andalous.

9) Sujet très largement traité par Jacques Caillé dans son ouvrage « Les accords internationaux du Sultan Sidi Mohammed Ben Abdallah » (1757-1790). L'auteur a affirmé que ce souverain devança les occidentaux en ce qui concerne certains principes du droit international et l'établissement de nouvelles lois, l'ensemble étant devenu au XX^e siècle une base pour les relations entre les nations.

tous les autres états l'indépendance des Etats-Unis, avec lesquels il conclut, quelques années avant sa mort, un accord commercial et maritime pour une durée de 50 ans. Cet accord, daté du 16 Juillet 1786, fut renouvelé en 1836.

Un fait certain, en ce qui concerne les émigrations des juifs en Amérique, est qu'elles se poursuivirent, mais individuellement, après le refoulement général de l'Andalousie. Ce fait évoque l'exode de familles entières juives qui, depuis l'indépendance du Maroc et la fondation du petit Etat d'Israël, émigrèrent au Canada et aux Etats-Unis, pays dans lesquels elles conservent jusqu'à présent leurs coutumes marocaines et font encore usage chez elles de notre arabe dialectal.

La langue arabe avait, à travers les époques, exercé par l'intermédiaire de sa forme dialectale marocaine et andaïouse, une grande influence sur l'hébreu qui se mit à prendre de l'extension en Europe et en Amérique tout en gardant ses emprunts marocains, car les penseurs juifs, commentateurs du Talmud, ne pouvaient comprendre une bonne partie de ses textes qu'à l'aide de la langue arabe. Il ne nous paraît guère possible de confirmer ce point de vue sans évoquer l'évolution d'un tel enrichissement terminologique depuis la conquête musulmane jusqu'à nos jours. Si, comme le dit le grand professeur regretté Abbès Mahmoud Al-Aqqâd, le nabathéen et l'hébreu comptaient parmi les anciens dialectes des Arabes, il est aussi certain que les Israélites enrichirent, après l'apparition de l'Islam, de nombreuses données hébraïques avec des éléments spécifiquement arabes.

Le fait est connu que des éléments juifs sont entrés au Maroc accompagnés de berbères venus de la Palestine. Quelques siècles

plus tard, lorsque le refoulement des juifs de la péninsule arabique eut pris fin après la bataille de Khaïbar, un certain nombre d'entre eux s'adjoignirent à l'armée arabe conquérante qui, sous le commandement de Tariq Ibn Ziyad, (10) marcha sur l'Andalousie.

Ils semblèrent, sous le règne des Idrissides, avoir la nostalgie de leur pays d'origine, en Orient; et firent montre de leur attachement, en tant que sujets, aux abbassides. L'adoption de cette attitude n'était, en réalité, qu'un moyen d'affaiblissement à l'encontre de la dynastie musulmane naissante au Maroc. Cependant, malgré ce comportement, les juifs continuèrent à jouir, durant deux siècles (11), de la protection des Idrissides, depuis l'accession au trône marocain de Moulay Idriss II en l'an 188 de l'hégire, date à partir de laquelle ils avaient afflué en venant de Kairouan, d'Egypte, de Babylone et de Perses pour s'installer surtout à Fès.

Or, un mouvement de la pensée talmudique, qui avait pris naissance à Kairouan, ne tarda pas à prospérer dans cette ville sous les Almoravides et les Almohades. Pourtant le mouvement d'épuration entrepris par Mehdi Ibn Toumert et ses successeurs engloba également musulmans et juifs, à l'exception de la colonie israélite de Tanger à laquelle l'occasion de participer aux intrigues almoravides n'avait pas été donnée, ce qui prouve que les mesures répressives prises par les Almohades avaient un caractère purement politique, mais nullement religieux ou raciste.

Moïse Maïmonide, auteur du « Guide des Egarés », vint s'installer à Fès (12) qui devint d'après Al Bekri (13), la plus peuplée de juifs parmi les localités marocaines et, en même temps, un centre de répartition d'où ils allaient partout ailleurs. Les juifs avaient fait

10) Tolédano dans son étude « Ner Hamap ».

11) Ainsi que cela a été reconnu par le grand rabbin d'Alger Maurice Eisenbeth.

12) Il y habita dans une maison connue sous le nom de « Dar Al-Magana », selon un document juif remontant au XIV^e siècle et retrouvé à Fès (Chronique Semach p 83).

13) Dans son livre intitulé « Al-masâlik wal-mamâlik (p.115).

usage de l'arabe pour écrire et parler depuis le III^e siècle de l'hégire dans toute l'Afrique du Nord (14). A Fès, le « Traité de Grammaire » de Sibawaih devint leur source d'inspiration pour la rénovation de la grammaire hébraïque depuis le IV^e siècle (15).

A cette même époque, de nombreux juifs brillèrent par leur savoir en Andalousie et au Maroc. Ils eurent le mérite de faire renaître la langue hébraïque ainsi que les études talmudiques, et de contribuer au renforcement du mouvement scientifique en se servant de l'arabe comme langue véhiculaire. Vers l'an 960 de l'ère chrétienne, un homme de science juif andalou nommé Mounahim Ben Sarouq composa un fameux dictionnaire connu sous l'appellation de « Mahbart » qui fut un essai relativement à l'étude de la langue de l'Ancien Testament, tandis qu'un autre juif savant de Fès, Donach Ben Labrât, prit l'initiative de suggérer une idée audacieuse : à savoir qu'il fallait nécessairement s'intéresser et recourir à la langue arabe pour comprendre la terminologie de ce Livre Sacré. A ce propos, il donna à titre d'exemples, environ deux cents mots hébreux dont les savants talmudistes n'auraient pu saisir le sens sans leur recours à la langue arabe.

Il se produisit à Fès, depuis cette époque, un conflit entre partisans et adversaires de l'arabisation de l'hébreu. C'est alors, c'est-à-dire au début du XI^e siècle de l'ère chrétienne, qu'Abou Zakaria Ibn Daoud Hayouj de Fès partit à Cordoue dans le but de tirer avantage des points de vue de Mounahim précité. Ayant été le promoteur du mouvement visant à la renaissance du patrimoine hébreu, il fut, dit-on, le premier fondateur de la philologie hébraïque. Grâce à sa grande connaissance de la langue arabe, il fut en mesure de fixer les règles de l'hébreu en les complétant par une

terminologie arabe. Abou Al Walid Merouan Ibn Jonah de Cordoue, né dans la première moitié du XI^e siècle, fut l'auteur de l'ouvrage intitulé « Rapprochement et facilitation ». Dans un autre ouvrage portant le titre « Alloumah », il traita les règles de l'hébreu. Quant à son « Livre des Origines », il en réalisa l'élaboration grâce au recours à des sources arabes, entre autres : « Les Particularités » d'Ibn Jinny dont le thème est relatif à la philosophie de l'éthymologie et à la dérivation linguistique basée sur le bon sens.

Parmi les traces de la langue arabe contenues dans l'hébreu il y a celles issues des observations émises par Yahouda Ibn Tboun, comme, par exemple, l'expression « Fafham » (qui signifie « comprends donc »), par laquelle on prit l'habitude de terminer certaines correspondances et certains ouvrages écrits en langue hébraïque. D'autres exemples sont des arabismes tels que « Moutafalsifim » (déformation du mot « moutafalsifine » qui signifie « adeptes de la philosophie ») et « Moutakallimine » (qui signifie « théologiens » et parfois « dialecticiens »).

Les premiers auteurs d'ouvrages dans lesquels furent traitées les règles de la philologie hébraïque étalent, peut-être, des juifs irakiens, tandis que le premier élaborateur d'un dictionnaire hébreu fut le grand rabbin égyptien Saâdia Al Fayoumi (892-942 après J.C.) (16). Quant à Yahia Ibn Qoreïch, auteur d'un livre intitulé « Philologie comparée », il attira (lui aussi) l'attention des juifs nord-africains sur la nécessité de s'intéresser davantage à l'arabe pour mieux saisir les mystères de l'hébreu et de la langue de l'Ancien Testament. Il composa encore un dictionnaire hébreu qui ne nous parvint pas, tandis que son contemporain David Ibn Ibrahim Al Fassi en

14) Histoire du Maroc par Godard (T. II p. 453).

15) Massignon : « Etudes et Conférences » - Congrès de l'Académie de la langue arabe du Caire 1959-1960 (p. 218).
16) Abou Saïd Ibn Youssouf considéré comme ayant été le promoteur de la philosophie juive du Moyen-Age. Il fut l'auteur d'une traduction en arabe de l'Ancien Testament et perfectionna la loi hébraïque relative au droit d'héritage en s'inspirant de la législation islamique.

élabora un autre sous le même titre « Ajroun » et d'une valeur égale, mais en le complétant par une explication en arabe pour chaque terme hébreu.

Toutefois, Yahouda Ibn Qoreïch étayait son œuvre par des citations tirées de la poésie arabes (17) à l'instar d'Ibn Jonah et de ses successeurs, suivant ainsi le procédé des philologues et grammairiens arabes.

D'autre part, Alharizi, en imitant les « Séances d'Alhariri », introduisit dans la littérature hébraïque un art nouveau, inconnu jusqu'alors chez les hébreux. Il en fut de même en ce qui concerne la composition d'un « recueil de proverbes ».

Par ailleurs, des membres appartenant à la famille Iboun traduisirent en hébreu un grand nombre d'ouvrages arabes de philosophie, de médecine, de mathématiques et de contes populaires. Quant à Isaac, fils de Jacob Alkohen, surnommé « Alfassi », né en 1013 (404 de l'hégire) à Ka'aât Ben Ahmed, près de Fès, mort à Wassina (près de Grenade) en Andalousie en 1103 (497 de l'hégire), il fut l'auteur d'un commentaire du Talmud en 20 volumes. Cet ouvrage est considéré jusqu'à présent comme étant parmi les plus importants traités de législation talmudique. L'œuvre d'« Alfassi » comprend encore trois cent-vingt « fetwas » (interprétations de questions juridiques) rédigées entièrement en arabe. Il fonda en outre, en 1089 à Wassina, un institut de hautes études talmudiques qui fut fréquenté par des étudiants venant de toutes parts.

De nombreux juifs ayant afflué au Maroc après avoir échappé aux inquisiteurs chrétiens d'Andalousie, renforcèrent le mouvement de la pensée hébraïque et talmudique. Ils furent en-

suite rejoints par d'autres co-religionnaires chassés tour à tour de l'Italie en 1242, de l'Angleterre en 1290, de la Hollande en 1350 et du Midi de la France en 1395, en plus des réfugiés, victimes de l'exil général qui provoqua, plus tard, l'exode vers le Maroc d'autres groupes venus de France et d'Angleterre en 1403, d'Espagne en 1492 et du Portugal en 1496.

Des colonies juives se répandirent sur les plaines, les montagnes et dans le Sahara du Maroc, tandis que des familles entières venues d'Andalousie allèrent s'installer dans la région de Deb dou, au sud-ouest d'Oujda.

A Fès, le commerce et l'enseignement talmudique s'amplifièrent. Les juifs du Maroc continuèrent à étudier et à écrire en arabe à l'instar de ceux de l'Andalousie, comme, par exemple, Yahouda Ibn Nissem Ibn-Malka, philosophe marocain qui acheva en 1365 la composition en arabe de son ouvrage intitulé. « Ouns al Gharib » (18). Un deuxième exemple à citer à ce propos est celui qui fut le chef des enseignements dispensés à Fès, Khallouf Al-Mghill chez qui descendit Abou Abdaliah Al Abili, un des maîtres d'Ibn Khaldoun, avant d'aller à Marrakech pour rendre visite à Ibn Al Bannaâ (19).

Ce sont là des faits évocateurs qui mettent en relief : d'abord l'importante contribution des écoles juives du Maroc au développement des sciences, en général, et des études talmudiques, en particulier, grâce surtout à l'usage de l'arabe comme langue véhiculaire ; ensuite l'enrichissement de l'hébreu par des termes et des règles d'origine arabe. D'ailleurs, le parler juif est encore, jusqu'à présent, dans les centres urbains et ruraux, ce même arabe qui a subi les déformations du langage vulgaire, ainsi que cela se manifesta

17) « Conférences sur la littérature hébraïque » par le Docteur Hassaneïn Ali (Edition de la Ligue Arabe, 1963, p. 147).

18) Hespéris (1952, p.p. 402-458). L'an 1365 de l'ère chrétienne correspond à 5125 de l'ère judaïque.

19) « Tabaqât Ach-Chaârani » (Tome II p. 215).

clairement dans un texte rédigé, peu avant le milieu du XX^e siècle (20), par des juifs de Missour - localité située sur la Moulouya, au Sahara marocain - et qui débute comme suit : « Ce roi appelé Nemrod ne connaissait guère Allah parce qu'il fut un puissant souverain qui donna aux membres de son gouvernement des ordres pour qu'on lui baisât les pieds (en signe d'allégeance) et qu'on l'adorât, car il prétendait être le dieu qui créa le monde, et les gens se mirent à l'adorer ».

Si les juifs marocains ont joué leur rôle de trait d'union avec l'Europe en raison de leur connaissance de ses idiomes, et plus particulièrement l'espagnol que les immigrés andalous de religion juive avaient continué de pratiquer jusqu'à la fin du siècle dernier (2), leur contribution au renforcement de l'usage de la langue arabe en Andalousie avait eu une im-

portance plus grande encore. Il en fut de même en ce qui concerne l'influence due à leurs transmigrations tant en Amérique du Nord qu'en Amérique du Sud, pays dans lesquels il existe en plus de l'élément juif, celui des noirs. Ces derniers furent, pour la plupart, des immigrants venus du continent africain et parmi lesquels il y eut des Sahariens de couleur qui se transplantèrent en Amérique avec leurs coutumes et leur dialectes marocains.

L'élément noir constitue dans les deux Amériques une forte proportion par rapport à l'ensemble des immigrés : elle atteignit en 1800 environ 50 % sur les trois millions de ces derniers qui allèrent en Amérique du Sud, tandis que la proportion des noirs immigrés en Amérique du Nord atteignit un tiers de l'ensemble.

20) Hespéris (1952). Remarque : le pronom relatif « qui » correspondant au mot « alladi » en arabe régulier, est devenu « ally » chez les musulmans dans le dialecte marocain, tandis que les juifs l'ont transformé en « di ».
21) Le'ourneau, dans son livre « Fès avant le Protectorat » (p. 183), a fait la remarque que cette langue (l'espagnol) avait été employée par les femmes dans certaines familles juives jusqu'au règne du roi Hassan I. En 1888, le médecin de la colonie juive à Fès rédigea, un certificat médical en cette langue, alors que cette même colonie disposait d'un groupe de 5 médecins dont : un espagnol, un turc, un russe, un français et un allemand, ce qui montre la diversité des influences linguistiques dans le ghetto de Fès et des autres villes marocaines.

N.B. - Pour appuyer ses aperçus historiques traduits ci-dessus et donner des preuves de l'influence de l'arabe exercée par l'intermédiaire des immigrés en Amérique, sur la langue anglo-américaine, M. le Professeur Abdelaziz Benabdallah a eu soin de compléter cette intéressante étude par une liste bilingue, très succincte d'après lui, et dont les mots arabes étaient, et sont encore usités au Maroc plus qu'ailleurs.
(Voir cette liste à la suite du texte original publié dans le présent numéro de la Revue Al-Lisâno Al-Arabi).